**Jean-Claude Chevalier, avec Pierre Encrevé,
Combats pour la linguistique, de Martinet à
Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique**

Lyon, ENS éditions, Collection Langages, 2006, 422 p.

André Chervel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/1140>

DOI : 10.4000/dhfles.1140

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 180-186

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

André Chervel, « Jean-Claude Chevalier, avec Pierre Encrevé, Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 35 | 2005, mis en ligne le 30 mai 2011, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/1140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.1140>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

© SIHFLES

Jean-Claude Chevalier, avec Pierre Encrevé, Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique

Lyon, ENS éditions, Collection Langages, 2006, 422 p.

André Chervel

RÉFÉRENCE

Jean-Claude Chevalier, avec Pierre Encrevé, Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique. Lyon, ENS éditions, Collection Langages, 2006, 422 p.

- 1 On connaît la situation d'infériorité et de dépendance dans laquelle ont longtemps vécu nos facultés des lettres, créées de toutes pièces en 1808 et dépourvues de tout modèle qu'aurait pu leur fournir l'Ancien Régime. Le « tout puissant empire du Milieu », comme disait Lucien Febvre à propos de l'enseignement secondaire, a exercé pendant un siècle et demi une domination sans partage aussi bien sur l'enseignement supérieur que sur l'enseignement primaire. Les humanités classiques, fondement traditionnel de nos études littéraires, imposent depuis toujours aux grammairiens le cadre étroit des langues anciennes, à peine élargi à l'ancien français dans les programmes de 1874 (agrégation) et de 1880 (lycées et collèges). Le français moderne ne s'y joindra que très tard et fera longtemps figure de parent pauvre (327) : de Ferdinand Brunot dans les années 1890 à Robert-Léon Wagner dans les années cinquante, les spécialistes de la question qui siègent au jury dénoncent le mépris dans lequel notre langue est tenue à l'agrégation de grammaire. Les préoccupations des maîtres et des élèves, des

chercheurs et des étudiants restent, à quelques exceptions près, bloquées sur la phonétique, la morphologie, la dialectologie, l'histoire de la langue, le comparatisme ; et quand Vendryès publie en 1921 une *Introduction « linguistique » à l'histoire* (sous-titre de son livre *Le Langage*, rédigé avant la guerre), on est encore, en dépit de l'adjectif, à des années-lumières de Saussure, dont le *Cours*, posthume, est paru quelques années plus tôt sans faire grand bruit dans le monde universitaire français de la grammaire traditionnelle et de la philologie.

- 2 Comment la linguistique a fini par prendre son essor en France et par se tailler une place éminente dans l'enseignement supérieur et dans la recherche, tel est l'objet de l'ouvrage que nous propose Jean-Claude Chevalier, avec la complicité de Pierre Encrevé. La période est l'après-guerre, au cœur des Trente glorieuses : les années 1958-1968, l'époque « flamboyante » (264) qui culmine avec les « événements de Mai » et la création de l'université de Vincennes. La méthode est l'interview : quatorze « entretiens » avec les « linguistes » (au sens large) qui sont présumés avoir, à un titre ou à un autre, le plus activement ou le plus profondément marqué la période. Le modèle théorique est celui de Bourdieu, qui fut associé un moment à l'entreprise : il s'agit d'observer un « champ » et, à cette fin, d'interroger des témoins, d'observer leurs « habitus », de comparer le capital culturel des individus ou des catégories, de dater le moment où tel linguiste devient « légitime » (260). Le propos, enfin, par-delà les contributions individuelles (elles vont d'André Martinet à Julia Kristeva), dans le cadre longtemps oppressif des institutions universitaires, à travers un bon nombre d'héritages théoriques russes (Troubetzkoy, Jakobson), tchèques (le cercle de Prague), danois (Hjelmslev, Togeby), mais surtout français (Meillet, Guillaume, Tesnière, Gougenheim, Benveniste, Wagner), et sous la pression croissante des courants venus d'outre-Atlantique (Harris, Chomsky), est de montrer comment la linguistique générale et surtout la linguistique française sont devenues des disciplines reconnues (pardon, « légitimes ») dans l'enseignement supérieur français.
- 3 Ces « combats » pour la linguistique (clin d'œil aux *Combats pour l'histoire* de Lucien Febvre, en 1953) mettent aux prises les tenants d'un ordre établi et les partisans de la rénovation (c'est même une « révolution », disent les auteurs, p. 40), les anciens et les modernes autrement dit. Dans ce « pays universitaire de pensée molle et de paresse » (46), l'ennemi principal qu'affronte la « nouvelle vague » (121), que nous affrontons dans les années soixante, « nous les jeunes, les trentenaires, les quadragénaires, les assistants » (271), c'est la Sorbonne. Un éteignoir (190) caractérisé par sa stérilité (252), des aristocrates enflés (158), une république de gérontes qui vaticinent en vase clos (252), un Moyen Âge obscurantiste (237), un système mandarin (123) cent fois dénoncé depuis Mai 68. Second adversaire, le concours d'agrégation, qui ne vise qu'à la reproduction de la culture secondaire. *Combats pour la linguistique* dénonce son rôle « castrateur », son poids excessif dans les préoccupations et les pratiques universitaires, le retard que la préparation du concours fait prendre aux futurs linguistes (220). La Société des agrégés n'est pas épargnée ; mais la Société de linguistique de Paris non plus, avec ses pontifes, ses mandarins conformistes et ses exposés rituels (159).
- 4 À quoi attribuer le retard français pour cette science qui s'est déjà largement développée dans d'autres pays ? La Sorbonne et l'agrégation, bien sûr ; mais également l'ignorance de l'anglais chez ceux qui sont ou qui vont devenir des maîtres, et qui traduisent souvent la plume à la main (154) : les « francisants » ne connaissent pas les

langues étrangères (224, 371). Et ceux qui les connaissent peinent à pénétrer la pensée américaine. Benveniste ne comprend pas Harris (*Methods in Structural Linguistics*, 1947), dont il fait un compte rendu dans le *Bulletin de la Société de Linguistique* (345). Même les jeunes, qui n'ont pas de problème avec la langue, Ruwet (239), Gross (255), reconnaissent n'avoir pas compris à la première lecture les *Syntactic Structures* (1957) de Chomsky. Autre handicap pour la linguistique en France : le rôle qu'y jouent au départ les « non-agrégés », Greimas (121-143), Barthes, Guiraud, Quemada (203-230), Matoré, c'est-à-dire les petits, les sans-grade, ceux qui longtemps doivent renoncer à toute carrière dans l'Université et souvent s'expatrier en Europe centrale, en Turquie, en Égypte. Sept agrégés seulement sur les quatorze interviewés, et pas plus de deux normaliens (Ulm !, bien sûr) : cela explique en partie le retard que prend l'installation de la nouvelle « science » dans les structures universitaires.

- 5 L'histoire « sociale » (c'est d'elle qu'il s'agit ici) de la mise en place de la linguistique, en particulier de la « linguistique française », dans l'Université est marquée par un certain nombre d'événements. D'abord l'entrée sinon dans la langue (il y a deux siècles que c'est fait), du moins dans l'usage, du terme « linguistique ». On l'appelait la philologie, rappelle Georges Straka (65-81). « Nous n'employions même pas le mot. Nous ne le connaissions pas », lance Jean Dubois (145-166), qui affirme n'avoir entendu parler de Saussure qu'en 1958 (328). Être linguiste, ce n'était pas un métier, c'était plutôt une proclamation, reprend Chevalier (133). De fait, c'est seulement en 1967, avec la réforme Fouchet, que, dans la licence de lettres modernes, le certificat de « grammaire et philologie » est enfin rebaptisé « linguistique française ».
- 6 L'événement majeur, c'est incontestablement l'arrivée « dans le champ » (41) d'une des grandes figures de la linguistique du XXe siècle, André Martinet (interviewé en 1988, p. 55-63), dont l'œuvre, la doctrine et l'école joueront un rôle si important. Si ses conflits avec la Sorbonne sont emblématiques, c'est également contre Martinet que les courants modernistes vont se construire : la grammaire transformationnelle (importée du M.I.T.) contre le fonctionnalisme, la revue *Langages* contre *La Linguistique*, etc. Qu'on autorise ici le souvenir personnel d'un Aixois. En 1964, Jean Stéfani (107-119) ouvre son séminaire par un commentaire critique minutieux des *Éléments de linguistique générale* que, dans une salle voisine, son collègue Georges Mounin met au contraire au centre de son enseignement. Un peu négligé peut-être, Mounin, dans ces *Combats pour la linguistique*, alors qu'il était précisément un linguiste de combat (attachez-vous à un maître, et formez-vous à sa pensée avant d'en lire un autre, disait-il à ses étudiants), et qu'il a plus que beaucoup d'autres, par ses ouvrages grand public, contribué à la promotion culturelle de la discipline. Pour tous ceux qui entendent alors Stéfani dénoncer la notion de « code », ou la prééminence accordée à la « fonction de communication » du langage, les notions martinétistes d'« amalgame » ou de « signifiant discontinu » resteront des coquilles vides. Mais quand, deux ans plus tard, Maurice Gross arrive à Aix, invité d'ailleurs par Mounin, l'entente sera au contraire immédiate (43) entre le guillaumien et le chomskyen (plutôt harrissien d'ailleurs).
- 7 Le propre de l'enquête orale, c'est, en reprenant les propos tels qu'ils ont été tenus, d'offrir au lecteur du « brut de décoffrage » (accordons, bien sûr, un peu de mise en forme). Les répétitions (assumées par les auteurs) ne sont donc pas rares. Et dans ces tranches de vie professionnelle, innombrables également sont les « petites histoires » qui, telle la petite souris de Plantu, mettent un zeste d'animation accessoire dans la photographie évolutive du « champ ». Est-ce un hasard si l'on retrouve parfois dans ces

Combats la tonalité qui marque les meilleurs passages des *Mémoires d'un linguiste* (1993) d'André Martinet ? Moins l'amertume et la rancœur qui déparent ce dernier ouvrage. Négligeons la mention des alcooliques (Saussure, d'autres), ou telle histoire galante du passé (un célèbre philologue d'avant la guerre et une reine). Événement déjà plus significatif, également raconté par Martinet : comment Benveniste a été sauvé d'une carrière de rabbin par l'indianiste du Collège de France Sylvain Lévy (62). On sort enfin de la petite histoire avec Antoine Culioli (167-181), créateur de mots et d'expressions, « langagier », « linguistique formelle », qu'il a lancés il y a des lustres.

- 8 Quiconque a vécu « de l'intérieur » (si l'on peut dire) la linguistique de cette époque ne manquera pas de réagir à telle affirmation, devant tel témoignage, sur telle appréciation. L'hagiographie est rare ; il y a les « princes » et les « médiocres » (ceux-ci n'étant pas nommément désignés, contrairement à la pratique contestable de Martinet). On bute parfois sur les qualificatifs « grand », « glorieux », « fabuleux » : mais nous sommes en pleine bataille et il faut rameuter les troupes. Le lecteur averti pourra nuancer ou corriger le jugement porté sur les quatorze linguistes qui sont au centre du paysage. Il n'est pas sûr que Nicolas Ruwet (dont l'œuvre et les qualités sont par ailleurs parfaitement présentés) ait été aussi indifférent que le disent les auteurs (367) à la structuration du « monde de la linguistique ». Quand il occupait des positions de pouvoir (et c'est bien de cela qu'il s'agit dans un « champ ») comme directeur de collection au Seuil, il défendait bec et ongles « sa » linguistique, et c'est au nom des derniers courants de la grammaire générative qu'il arbitrait, beaucoup plus qu'en musicien dilettante. Le rôle de Stéfanini comme historien de la linguistique est peut-être sous-estimé (380). Il en est d'ailleurs partiellement responsable : la traduction du *De causis linguae latinae* (« Stef » mettait Jules-César Scaliger largement au-dessus de Port-Royal) que nous avons presque achevée à la fin des années soixante sous sa direction n'a jamais vu le jour.
- 9 Tout cela est peu de chose. L'ensemble de ces portraits, de ces autoportraits plutôt, élaborés sous le guidage de Chevalier et d'Encrevé, est d'une étonnante vigueur et offre au lecteur sinon un tableau complet (les contenus et les débats théoriques ne sont guère évoqués que dans leurs grandes lignes), du moins une documentation d'une rare abondance où la vivacité, la spontanéité et même la verueur de l'échange oral sont pleinement respectés, ou agréablement rendus. L'ouvrage a lui-même son histoire : il s'est fait en plusieurs étapes. Réalisés il y a plus de vingt ans, les enregistrements ont été enrichis récemment par les commentaires des intéressés (mais six des quatorze interviewés avaient disparu entre temps). Jean-Claude Chevalier, dans sa substantielle introduction, apporte un indispensable cadrage historique ; et les deux auteurs reprendront enfin la parole (qu'ils n'ont d'ailleurs jamais perdue pendant les interviews) pour tirer, « vingt ans après », les enseignements de cette expérience collective (361-381). N'oublions pas non plus le précieux répertoire final des quelque 600 noms cités, dont tous les linguistes qui ont marqué le XX^e siècle (391-419).
- 10 La linguistique s'est donc solidement imposée dans l'Université, depuis l'époque, autour de Mai 68, où elle était en passe de devenir « l'avant-scène de la modernité culturelle » (309), où ceux qui l'enseignaient dans les facultés voyaient leurs collègues littéraires se presser à leurs cours, où les rayons qui lui étaient consacrés commençaient à occuper la place d'honneur dans les librairies, où se multipliaient les revues, *Langages*, *Langue française*, *Pratiques*, *le Français aujourd'hui*, *Études de linguistique appliquée*, etc. (un chapitre leur est consacré, p. 309-360). De nouvelles disciplines acquièrent entre temps

droit de cité dans l'enseignement supérieur et dans la recherche, la syntaxe générative surtout, la phonologie, la lexicologie, l'histoire de la linguistique. Mais qu'en est-il à l'arrivée, en 2006 ? La linguistique est-elle restée maîtresse du terrain qu'elle a si durement conquis ? Les milliers de linguistes formés depuis quarante ans dans nos universités ont-ils fait progresser la recherche théorique ? Les vainqueurs sont-ils satisfaits de leur succès ?

- 11 Eh bien, pas vraiment, et c'est un peu la surprise qui attend le lecteur au terme de l'ouvrage. Certes, la vieille Sorbonne a été démantelée. Mais l'enseignement secondaire dont l'élite est formée par « le système khâgne-agrégation » (320) a ses exigences propres ; et l'agrégation a digéré la nouvelle discipline (elle en avait digéré bien d'autres en quelque deux cent quarante ans). Le ministère n'a jamais créé d'agrégation (ni de CAPES) de linguistique. Bien au contraire, ce sont les concours traditionnels, tout orientés vers la formation des professeurs, qui ont obligé les universités à recruter des linguistes pour préparer les candidats à des épreuves qui sont définies par la direction de l'Enseignement secondaire. Comment briser « la chaîne infernale de la reproduction par les concours » (379) ? Peut-on parler d'un échec de la linguistique en France, se demandent les auteurs (378) ? Pour répondre à ces questions, il faudrait ici reprendre la réflexion (menée au début des années 1970 dans les commissions officielles de réforme) sur le français dans l'enseignement secondaire et sur le rôle que la linguistique peut y jouer. Jean-Claude Chevalier qui y participa à l'époque, et qui en présida une autre dix ans plus tard, est particulièrement bien placé pour nous en parler un jour.

AUTEURS

ANDRÉ CHERVEL

Service d'histoire de l'éducation, Paris